

JE N'AI RIEN DIT CE JOUR-LÀ. Je suis restée sans voix. J'avais quitté ce monde en même temps que toi. Pourtant je suis restée. Assise dans ton boudoir, je les entends dans ton salon. Ils sont nombreux tout habillés de noir. C'est noir, un corbeau. Enfant, je les voulais blancs. Je les coloriais. Je noircissais autour et laissais une tache blanche. Je te disais : « Tu vois ? C'est blanc. » Tu souriais.

Ce jour-là, déjà, tu manquais à ma page. Sur ta table de travail, une boîte de crayons ouverte. J'ai voulu dessiner ta mort. Dans la boîte, pas de noir. La mort est blanche. J'ai pleuré de les entendre rire. De les savoir assis dans tes fauteuils. Vautrés parmi ces objets qui ont fait ta vie. Je sens en moi la peur. Pas la même que la tienne. L'obus n'est pas cruel. Il s'écrase tout simplement. Tous ces gens, obus vivants. Rapaces autour de la mort.

Je lis une lettre laissée dans un tiroir. Une prière datée de 1984 que tu as rédigée pour que la mort soit aussi blanche que les corbeaux d'un enfant.

Mon dieu. La peur semblable à la marée monte en moi et m'opprime au rythme des obus. Le bruit me paralyse, je ne peux que murmurer. Protégez-les. Protégez tous ceux que je connais. Parents, amis, serviteurs. Tous ceux que j'aime. Et les indifférents. Qu'importent nos passions ? Devant la mort cela vaut-il la peine ? Un coup de feu dans le silence de l'après-midi. Une bombe suit. Nous vivons dans un monde en folie. Qui tire sur qui, et pourquoi ? Une guerre de rue. On reconnaît la cible au trou dans le mur. Dans l'humain. Parfois dans un chien errant. Quels visages derrière quelles gâchettes ? Cela s'arrêtera-t-il un jour ? Cela a-t-il une fin ?

Leurs voix me parviennent. Ils affluent par groupes pour présenter leurs condoléances. Tout est noir. Même les mots. Aucune décence pour les morts. Je reprends ma lecture.

Une série de Kalachnikov. Ceux-là qui se prennent pour des dieux. Faut-il prier les hommes ? Semeurs de mort, de destruction. Et tout continue. Tout recommence. Enfants, nous lançons une pierre dans une flaque d'eau. Quelques cercles concentriques autour de l'endroit qui allaient s'atténuant. La surface redevenait lisse. En sera-t-il ainsi de nous ? Enfin lisses, apaisés. Je veux croire qu'on ne peut être abandonnés. Pourtant c'est bien fini. Adieu, peut-être. Que peut-on faire devant l'inéluctable ? Tirer sa révérence. Sans peur. Je suis soulagée de l'avoir écrite, lettre. Et j'espère que l'écrire n'est présage d'aucune mort. Parce que je t'aime, ô Vie, plus que tout au monde.

Faut-il l'aimer si fort, la vie, et mourir ? Tous ces corbeaux en vie. Je suis interrompue par une dame qui fait intrusion dans la pièce et demande à déposer son vison en lieu sûr. Elle semble craindre pour lui qu'il ne soit rangé avec d'autres manteaux. Elle est en train de parler à son vison. Lui dire de ne pas s'en faire. Qu'elle ne le laissera pas côtoyer des manteaux de basse extraction. Elle y met de la conviction.

« Il est noble, dit-elle.

– Qui ça ?

– Mon vison. Tenez. Touchez le poil. » Elle insiste.

Juillet bat son plein et, à part le sien, aucun manteau nulle part. J'ai eu peur qu'elle ne s'en prenne à moi et ne me fasse la peau. Finir vison sur son corps. Je l'ai débarrassée. La dame a eu l'air satisfait avant de ressortir. Je suis restée avec sa peau.

Je l'ai revue plus tard, à l'heure du repas, qui se délectait des victuailles servies par la famille, tradition oblige. Célébration de la morte sur plusieurs jours. Trois. Trois jours au cours desquels toutes les délégations de corbeaux défilent. Des courts, des gros. Des sans pattes. Des sans ailes. Toutes ces civilités autour d'une morte. Des tables entières de victuailles. Faut-il manger pour pleurer ? Jamais table ne fut si garnie. Crevettes, saumon, salades de toutes sortes. Quiches, agneau farci, ragoûts divers. Ça creuse d'être corbeau. Ça donne faim. C'est là que je l'ai revue, enfournant une crevette de ses doigts boudinés. Lorsqu'elle s'est aperçue de ma présence, elle a pris un air triste et, la bouche pleine de crevette, ou d'ennui, m'a dit : « Il fait beau aujourd'hui. »

2

AVANT DE PRENDRE L'AVION, j'étais passée te voir. Tu m'avais fixée longuement. Je n'y avais vu qu'un au revoir de routine. La mort des autres est routine. Mon père avait été bref. Il avait laissé un message à la réceptionniste de l'hôtel. « Ta grand-mère est morte. Reviens. » Il n'a pas été au-delà de cette phrase. Mon enfance est dans ton cadavre. Tu avais attendu que je sois en plein vol pour t'éteindre. Tu ne voulais mourir devant personne. Pleurer les morts, c'était pour toi porter offense à leur mémoire. J'aurais voulu avoir pour moi ton dernier souffle. Te sentir partir, avec l'amour comme un nœud coulant. L'étranglement ne s'est pas annoncé. Enfant, je te demandais : « Comment meurt-on ? » J'aurais voulu savoir ce qui nous lâche en premier. L'amour ou le cœur. Je devais prendre le premier vol pour Beyrouth. J'ai tout annulé. Je ne pouvais laisser ta mort en pâture aux indifférents. J'étais née le jour où tu m'avais aimée. Tu étais passée de l'autre côté du temps. Il était normal que je parte le jour de ton décès.

Rater la mise en bière m'avait mise en rogne. J'avais à peine eu le temps d'arriver, de me précipiter chez moi, déposer mes valises, m'habiller de noir et rattraper la messe. Mon bientôt ex-mari avait laissé un mot pour moi à Anis, notre fils aîné. Anis avait tendu le papier, les larmes aux yeux. J'avais voulu le prendre dans mes bras. Il s'était retiré de l'étreinte. Anis n'aime pas les effusions.

« Papa te présente ses condoléances. »

Il aurait pu appeler, pensai-je en dépliant le papier où m'attendait son écriture serrée. Quelques mots pour dire qu'il compatissait. J'étais quand même touchée. Le lire était rare. Fayçal avait toujours eu du mal avec le langage. J'avais eu beau lui expliquer que les mots n'étaient pas cotés en bourse et que les dire n'engageait aucun investissement financier, rien n'y faisait. Fayçal était victime d'une aliénation sentimentale dans laquelle il ne faisait que sombrer chaque jour un peu plus. Malgré lui.

« On naît mieux bourgeois que paysan. » Mon père s'exprimait avec fierté à propos de sa naissance. Il parlait de la chance d'être « bien né ». « Comment naît-on mal ? » En Orient, on ne réplique pas. On acquiesce ou on fuit. La réponse m'avait valu les foudres de mon père, et ton sourire amusé. C'est dans tes sourires que j'ai bâti ma résistance. Mon père voulait que je sois à la hauteur de ma naissance. J'étais en deçà ou ailleurs. Jamais à l'endroit de mon corps. Tu disais que naître était un hasard sans hauteur. « C'est vivre qui nous élève. » Tu parlais de la vie en italique. Du bonheur en exergue. Ton écriture, légèrement penchée. La tendresse, un angle entre les deux.